

« Je demande la parole..... as-tu fini.... T'as de soireux.... Voyous.... Têtes de cochons.... A bas les raticheux.... Au chenil le bon dieu.... merde.... mange !... »

Et bien d'autres ! C'était un concert bougrement plus spirituel que les flouffous de l'orgue. On a chanté la Carmagnole et peu s'en est fallu qu'on ne foute la fessée aux deux papelards.

Mais, nom d'un foutre, tous les salops se soutiennent dans notre putain de société. Les enjuponnés du Palais d'Injustice n'ont pas vu le coup de rigolade d'un bon œil. Dame, à flanquer des pommes cuites aux ensoutanés on apprend à en foutre aux enjuponnés : entre copains faut se soutenir.

C'est pourquoi tous les gas d'allure que les bigottes ont pu reconnaître, entre autres le compagnon Duhoux, sont cités au comptoir d'injustice ; ils vont être poivrés, pour avoir foutu « des entraves au libre exercice d'un culte. »

Chacun aura son tour, nom de dieu, le jour n'est pas loin où les socialos se revengeront et foutront dans les tinettes tous les poux mystiques, les punaises de sacristie, et les morpions capitalistes qui nous sucent et nous rongent.

LE PÈRE PEINARD.

---

**Petite poste.** — P. Bordeaux. — F. Gourraya. — M. Flémalle. — B. Sedan. — P. Lyon. — L. Cette. — G. Valence. — P. Troyes. — W. Flixecourt. — M. Gambrai. — M. Gambrai. — M. Nimes. — J. Grenoble. — B. Lyon. — F. Amiens. — B. Limoges. — B. La Machine. — B. Revin. — reçu galette merci.

N. Londres. — Il n'a paru que deux numéros du Bandit du Nord.

---

L'imprimeur-gérant, WEIL.

Imp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette, Paris.

## PAPIER TORCHECULATIF

Hardi, les aminches, faut numéroter nos abattis ! Le Père Peinard est poursuivi pour l'article *Manifestation du 1<sup>er</sup> mai*, paru dans le n° 56.

L'autre vendredi, une gueule à claques radinait à l'imprimerie, réclamant Weil. Un chouette copain était là, qui en deux temps et trois mouvements envoie le type à Dache, le perruquier des zouaves. — Pour lors, que fait l'animal, je vas lui laisser un papier, — et illico il se fuit.

Cochon de papier que celui qu'il avait laissé. C'était une convocation pour la cour d'assises, écrite toute en argot de la haute. Quel gribouillage ! C'est pour le maintien de la cour d'assises, écrite respect des riches de la Propriété, de l'Autorité, du respect des riches qu'on a inventé ce charabia. Ce qu'ils doivent avoir la tête déformée les types qui se foutent à étudier ces bricoles.

Jugez-en d'ailleurs, en voici une tranche :

Donné assignation à M. Weil Lucien, imprimeur-gérant du Père Peinard à comparaître le vendredi 18 avril à onze heures du matin devant la cour d'assises de la Seine, pour être jugé sur la prévention :

1° D'avoir à Paris en avril 1890 directement provoqué à commettre le crime de pillage, la dite provocation non suivie d'effet, en publiant à la première page un article

ayant pour titre, la Manifestation du 1<sup>er</sup> mai, contenant les passages commençant par ces mots :

« Faut-être dans la rue pour traiter des affaires sociales, et pour bien voir ceux qui ont de trop pour vivre et ceux qui n'en ont pas assez.

Et finissant par ceux-ci :

« Surtout, faudra pas perdre de vue les Rothschild, nom de dieu, ainsi que tous les vautours de la finance et de la banque : on pourra d'un saut aller dire bonjour à leurs cambuses. Les flicks ne seront pas à craindre, étant occupés à protéger Carnot, Constans et autres fripouilles contre les politicards... »

2<sup>o</sup> D'avoir à la même date adressé aux militaires de l'armée de terre une provocation dans le but de les détourner de leurs devoirs militaires, et de l'obéissance qu'ils doivent à leurs chefs dans tout ce qu'ils leur commandent pour l'exécution des lois et règlements militaire en publiant l'article suscitée, et dans lequel on relève le passage suivant :

« Le 1<sup>er</sup> mai est une occase qui peut tourner à bien. Il suffirait pour cela que nos frangins les troubades lèvent la crosse en l'air, comme en février 48, comme au 18 mars 71, et ça ne serait pas long du coup !

Le gouvernement n'a que cet atout dans sa manche, s'il lui échappe, il est foutu sans rémission !

Les soldats, que sont-ils ? Nos frères de misère. Pourquoi défendraient-ils les riches ? Dans six mois ou deux ans, ils lâcheront le métier et il leur faudra à leur tour mendigoter du travail, subir le chômage et la faim ! Qu'ils y songent, nom de dieu, et quand on leur commandera : feu ! qu'ils essaient les fusils Lebel sur leurs chefs et qu'ils fassent merveille ! »

3<sup>o</sup> D'avoir à la même date, provoqué à commettre le crime de meurtre, la dite provocation non suivie d'effet.

Le tout prévu et puni par un tas d'articles de la

loi contre la presse, dont le Père Peinard se fout comme d'une merde de chien.

Le copain Weil ira à leurs assises, histoire de se payer leur trogne, et de leur pousser un tas de boniments qu'il a sur la conscience,

Ils s'imaginent ces brigands-là, qu'en coffrant Weil ils étrangleront le Père Peinard.

Pauvres couillons, y a rien de fait ! Pour un copain que vous foutrez au clou, y en a dix de prêts à froid aux yeux, ils ne caneront foutre pas devant vos robes rouges !

Faites-en votre deuil, vous ne boucherez pas la gueule aux bons bougres qui veulent faire voir clair au populo.

Faites des lois sur la presse, faites-en à tire-larigot ! Les lois c'est bon pour ceux qui sont assez fourneaux pour les respecter, — mais nous ? Oh là là, on les lit même pas. On va droit son chemin sans s'arrêter à des étrons pareils qui fument sur la route.

Vous nos juges ? Vous êtes maboules, voyons. On vous tient pour ce que vous êtes, une bande de sa-cripants de la pire espèce, organisés en tribunal, et n'ayant d'autre travail que de piller, de rançonner, d'assassiner les pauvres bougres.

Vous êtes les plus coquins et les plus roublards des richards ; c'est vous qui êtes chargés de veiller au grain et quand vous voyez d'ici ou de là un zigou à poil qui débîne votre truc, vite vous cherchez à le mâter.

Vous arrivez juste après les curés, nom de dieu, pour détruire ceux que les robes noires n'ont pu abrutir; tous les gas qui ont du cœur au ventre et qui ne veulent pas se résigner à la vie de misère que vous imposez au populo, vous tâchez de les escoufler.

Dans ce sale métier vous avez pour complices les jurés, bons bourgeois qui s'imaginent sauver la propriété en condamnant; ils sont de la même farine que vous, — un peu plus moules cependant.

Votre dégoûtante besogne ne restera pas toujours commode! Il se prépare une tempête qui ne sera pas piquée des vers: elle vous donnera froid dans le dos, — et peut-être chaud quelque part!

Car, nom de dieu, le crime d'incendie (cette arme du faible), que vous avez oublié de reprocher au Père Peinard, y en aura tant et tant qui le commettront, — en actes, mais pas en paroles, foutre! — que vous pourriez bien y roussir vos fesses.

Tas de fourneaux que vous êtes! Vous devriez me congratuler du service que je vous rends. Qu'est-ce que suis? Un avertisseur, un Jérémie qui braille dans le désert, comme vous dites dans votre sacrée Bible.

Oui, nom de dieu, je braille bien fort, gueulant la misère du populo, la rosserie des riches et toutes les iniquités sociales.

Mais vous êtes sourds et aveugles, bouchés à l'émeri, comme les anciennes idoles; ce n'est que quand le chambardement général vous aura défini-

tivement foutus à cul qu'un peu de raison humaine, entrera dans vos caboches obscurcies.

Vous détenez tous les biens de la terre, de là le mal! Que voulez-vous que foutent ceux qui n'ont rien, ni terres, ni maisons, ni rentes, — et même pas de travail! Dites donc carrément que vous les condamnez à crever.

Ne sont-ils pas de chair et d'os comme vous? Pourquoi la terre qui nous a tous produits, ne nourrirait-elle pas tout le monde? Pourquoi encore ceux qui travaillent le plus sont-ils les plus mal nourris, les plus mal frusqués?

Répondez, nom de dieu, vous n'êtes pas des juges, mais des accusés!

### CHASSE AUX SINGES

Mon vieux Peinard, Roubaix 14 avril 1890.

Je t'envoie quelques renseignements sur l'ouvrier qui a tué la semaine dernière le directeur de l'usine Vanoutryve.

Le coup accompli, les canards bourgeois y sont allés de leur larme sur le directeur escoffié. Ils ont chanté ses louanges sur tous les tons; à les entendre il était très bon pour l'ouvrier.

Pense donc, il avait mangé du pain à cacheter le jeudis-saint (le saint homme!) il n'en fallait pas davantage, pour le sacrer le meilleur des exploités.

Mais voilà le hic; le bague Vanoutryve étant l'un des plus grands de la région, et occupant quantité d'ouvriers, il en résulte que le directeur était très connu de la population ouvrière. Pas mêche, pour les canards, de faire passer pour des vérités les menteries qu'ils avaient débité; aussi le lendemain voulant conserver la confiance des

niguedouilles qui les croient bien informés, les journaloux foutaient un peu de vérité dans leurs mensonges. Il déclaraient « que les avis à l'égard du directeur étaient très partagés, qu'il se montrait très rigide dans l'application du règlement... »

Ils auraient pu dire, nom de dieu, que c'était une rosse pour les ouvriers et qu'il était presque toujours saoul.

Quand à Vanhamen, c'était un bon garçon, gobé de ses camarades; de plus, personne ne l'a jamais vu en ribotte. Ces renseignements m'ont été fournis par des ouvriers de chez Vanoutryve, et par un contre maître.

Quant à savoir depuis combien de temps il travaillait là, y a pas eu mêche. Les canards bourgeois pourraient le dire, puisqu'ils sont comme le cul et la chemise avec la rousse, qui a râflé les papiers et le livret de Vanhamen; mais des ouvriers qui travaillent dans ce bagne depuis des années, y ont toujours vu Vanhamen.

Le pauvre bougre était réellement malade. Trouvant qu'il ne produisait pas assez, pour satisfaire la rapacité patronale, on le retira de son métier jacquart, pour le foutre sur un petit métier, avec de l'ouvrage moins avantageux. Finalement après une absence d'une journée dûe à sa maladie, on lui enleva ses navettes. Il eut beau réclamer, on ne l'écouta pas; son livret était signé, il dût déguerpir.

Pendant une quinzaine il chercha du travail et ne put en trouver; alors il retourna chez son ancien directeur, et accomplit son acte de justice.

Ah, c'est pas drôle de se voir arracher le pain de la bouche! Faut songer à l'horreur, au désespoir, à tout ce que Vanhamen a dû endurer. Energique, le gas pour se venger a tué son affameur, mettant ainsi en pratique le précepte d'Alibaud (un gas qui, pour avoir essayé de tuer le roi Louis-Philippe, a eu le cou coupé): « Du pain, je ne le mendie pas, je le gagne, — celui qui m'empêche d'en gagner, je le tue! »

Le directeur est mort le lendemain turellement, on l'a

enfoui avec bougrement de flafas; y avait une quinzaine de couronnes payées avec la galette soutirée aux ouvriers du bagne Vanoutryve.

Chacun sait comment ça se pratique: un chef d'une partie de travail, ou bien un ouvrier dans la manche, passe avec une liste de souscription ou un sac; refuser de mettre équivaudrait à un renvoi; or, on préfère foutre quelques sous que de perdre sa place, — et pendant que quel-main laisse tomber deux sous, — et pendant que la au directeur, le cœur applaudit le justicier qui lui a fait son affaire.

Vanhamen est mort le vendredi. On l'a enterré le matin à 7 heures, à l'insu de tous; par ce truc, les autorités ont voulu rendre toute manifestation impossible. Il n'ont pas réussi, car aussitôt que le bruit de sa mort s'est répandu, plusieurs groupes d'ouvriers, entre autres les grévistes dont le Père Peinard a fait mention (N° 56) ont acheté des couronnes, pour bien montrer qu'ils approuvaient le gas. En outre ils ont décidé de faire dans le courant du mois une manifestation sur sa tombe.

L'acte de Vanhamen a produit une grande impression parmi le populo de la région, tous les ouvriers, même les plus indifférents sont unanimes à l'approuver.

Mais foutre, c'est pas tout que d'approuver! Les bons exemples sont faits pour être suivis.

UN ZIGUE.

---

## LE GRAND RATELIER.

---

Aux élections du mois de septembre, une sacrée floppée d'opportunards et de radicaleux sont restés sur le carreau. Pauvres charognes! Quelle dèche pour eux, maintenant que les vingt-cinq balles ne tombent plus? Ah, la vie n'est pas rose; plus de pets de vin, plus de gratte, plus de retours de bâton, — rien, plus rien!

Ça ne pouvait pas durer, nom de dieu. Il aurait fallu que les ministres aient le cœur aussi dur que la caboche du Père Peinard, pour les laisser dans l'abandon. D'autant plus, foutre, que ces anciens bouffe-galette ont rendus des services: ils n'étaient jamais en retard pour voter les mauvaises lois, donner leur appui pour un coup de filouterie ou de brigandage.

Aussi Constans et sa bande ont été reconnaissants. Pour dédommager cette fripouillerie de bouffe-galette foutus à cul, ils ont dégotté pour chacun une chouette place: les salops y seront comme un rat dans un fromage!

Les aminches des départements, ouvrez les quinquets; vous ne manquerez pas de découvrir le trou ou votre ex-bouffe-galette fait son lard.

Quant à moi n'ayant pas assez de papier pour y coller le nom de toute cette engeance, faut me contenter de foutre à quelques uns un coup de tire pied sur les fesses, — en attendant que le populo leur foute autre chose!

Rodat ex-bouffe-galette de l'Aveyron, ni chèvre ni chou, plus royaliste qu'opportunard, et cléricafard en diable, est bombardé juge au tribunal de la Seine.

Sabatier ex-bouffe-galette d'Oran, est foutu conseiller de préfecture de la Seine.

Chepié, un des purs entre les purs, du Rhône, est collé receveur particulier des finances de l'arrondissement de Trévoux. Recevoir ça le connaît, — rendre, c'est autre chose!

De Mondenard, ex-député d'Agen, opportunard de la plus sale eau, on a fait un *inspecteur du phyloxera*! Chouette place qui nécessite des ballades dans une vingtaine de départements; appointements 10.000 balles — et probable, voyages au grand œil.

L'animal est un finaud; ayant le trac de ne pas être réelu, vu qu'on avait soupé de sa fiole à Agen, il a cédé la place à un ramolli aussi opportunard que lui; — ou le désintéressement va-t-il se nicher!

J'en passe et des meilleurs, nom de dieu! Et dire que

les votards ne veulent pas ouvrir l'œil; faut avoir de la merde dans les yeux pour ne pas voir de quoi il retourne. Le populo est une bonne vache que l'on traît jusqu'à la dernière goutte. Mais, mille bombes, quand il y aura plus de lait? On nous tirera le sang!

Peut-être alors verrons-nous rouge.... Je l'espère, nom de dieu.... oui j'espère bien ne pas casser ma pipe avant d'avoir vu le coup de chambard définitif.

## YOUTRES ET JÉSUITES

Les mots changent bougrement de signification avec les époques. Le mot *république*, par exemple, signifiait autrefois progrès, bien-être pour le populo, etc., aujourd'hui ce sacré mot signifie tout le contraire.

De même ont changé de signification les mots *youtre* et *jésuite*!

Dans les temps anciens un youtre était un pauvre bougre baptisé au sécateur, bouffant du pain sans levain, allant à la messe à la synagogue, faisant du samedi le dimanche. Un type qui appelait dieu, Jehowah, et ne coupait dans aucune des couillonnades chrétiennes.

Aussi, nom de dieu, faut voir ce que les curés leur en voulaient! Ils attisaient le populo contre les youtres, on leur faisait mille méchancetés; ils étaient persécutés, traqués comme des loups.

Y a du changement, nom d'un foutre! Aujourd'hui un youtre, c'est plus ça.

Quant un bon bougre fout à la gueule d'un type, comme s'il lui foutait une bafle, ce mot « tu es un youtre! » il se moque de la religion comme de l'an quarante.

Ce qu'il vent dire, c'est que le type en question est un rapia féroce, un salop qui tondrait sur un œuf, un chatmeau qui s'y entend à faire trimer les ouvriers, un vautour aux pattes crochues, raflant de la braise en quantité.

Le youtre, en un mot, c'est l'exploiteur par excellence, il est parfait dans sa crapulerie. Pour faire suer le populo, pour sucer son sang, à lui le pompon.

Et voilà pourquoi dans les ateliers, dans les usines, partout, on crache à la gueule du richard, du patron, du proprio « Tu es un youtre ! Tu es un youtre ! »

De religion, de race, il n'en est plus question. Le youtre, c'est l'exploiteur, le mangeur de prolos : on peut-être youtre, tout en étant chrétien ou protestant.

Autre chose, qu'appelle-t-on jésuite, aujourd'hui ? Est-ce celui qui s'est embauché dans la bande à Loyola, s'est foutu l'infemale casaque sur le dos ? — Non.

Quand on dit de quelqu'un « c'est un jésuite ! » on veut tout bonnement dire que c'est une ignoble crapule, un dégoutant salop, vous faisant des mamours pour mieux vous étrangler, un serpent quoi !

Et quelle engeance, nom de dieu ! En voilà des charognes qui s'y entendent à abrutir le populo. Avec eux rien ne reste, ils prennent tout, les bandits. Les youtres, se contentent de la galette ; les jésuites ne sont satisfaits que quand ils ont tout dans leurs griffes : l'or, la chair, le sang, et le meilleur de nous, l'Esprit !

\*  
\* \*

Aussi, nom de dieu, le cri de guerre du populo en revolte est double. « Mort aux juifs, qui nous exploitent ! — Mort aux jésuites qui nous abrutissent ! »

Selon que les Jésuites ou les Youtres dominant dans un pays, les bons bougres s'en prennent plus particulièrement aux uns ou aux autres.

En Autriche, le *Mort aux Juifs !* domine ; on l'a vu la semaine dernière. A Vienne, le populo sans travail, sans pain, s'est foutu en colère. Ah, ça a bougrement chauffé, nom de dieu, tous les faubourgs étaient debout !

Et c'est hardiment qu'ils marchaient, les gas. La nuit était venue ; deux postes de police ont été pris d'assaut et démolis, ainsi qu'un bureau de télégraphe. Quantité de

magasins d'habillements, de vins, de charcuterie, d'épicerie ont été chambardés carrément.

« Mort aux Juifs ! » gueulaient les gas. Et c'est à ce cri de ralliement qu'ils secouaient les puces aux chrétiens, foutaient en l'air leurs cambuses.

\*  
\* \*

En Espagne, on gueule plus facilement *Mort aux Jésuites !* Presque au même moment où le grabuge se produisait en Autriche, il commençait en Espagne.

A Valence, des chefs carlistes ont voulu faire de leurs épates. Ça a fait monter la moutarde au nez de leurs zignes, des manifestations se sont produites, mais les troubades sont intervenus et les gas n'ont pu foutre le feu à l'église des Jésuites.

Le soir ils ont pris leur revanche. Les gas, toujours gueulant contre les jésuites ont brûlé des guérites d'octroi et se sont balladés avec des drapeaux rouges.

\*  
\* \*

Tout ça, nom de dieu, c'est de chouettes commencements, il s'agit de ne pas s'endormir sur le rôti ; les aminches, ouvrons l'œil, la Sociale nous fait risette !

---

## LE PÈRE PEINARD EN PROVINCE

---

**Sédan.** — Baicry, le chouette zigue qui pour la dernière foire électorale s'est fendu de manifestes anti-électoraux, vient de savoir ce qu'il en coûte de les faire sur papier blanc.

Pour les affiches collées au premier tour on lui a foutu six francs d'amende ; restent les affiches du ballottage, — peut-être qu'à cause de la récidive on va le saler plus ort.

C'est pas chérot, six francs d'amende ! Mais, nom de dieu, faut pas perdre de vue que les affiches étaient en autographie et que conséquemment on n'avait rien à dire au copain, vu que la loi est faite pour les imprimés.

Eh foutre, je me trompe ! La loi est faite pour les riches contre les pauvres. Donc, il y a pas de danger qu'ils se privent de faire une roserie à un bon bougre : c'est pain béni pour les gouvernants.

**Angers.** — Quatre temps, Vigiles, jeûneras,  
Et carême, entièrement.

Cochon de carême ! Les pauvres bougres le font plus souvent qu'à leur tour. Pour les époux X., des Pont-de-Cé, il durait depuis bougrement de temps.

Aussi, nom de dieu, il aurait fallu reluquer les yeux qu'ils faisaient à un canard, cuisant tout doux devant un feu de branches.

D'où venait le canard ? Ah, dame, les pauvres copains ne lui avaient pas demandé son extrait de naissance... un tour de main et houp, il avait eu son affaire !...

Eh merde, on cogne à la porte ! D'un galop, Mélanie fourre le canard dans le buffet et va ouvrir. C'était deux gendarmes : y a des mauvaises langues partout !

*Le bonhomme.* — Qué que vous venez foutre ici ?

*Un pandore.* — Oh rien... heu... heu... ça sent rudement le canard chez vous.

*Le bonhomme.* — J'aime mieux sentir le canard que les gendarmes... houp, foutez le camp !

*Pandore.* — Pas avant d'avoir goûté à votre fricot.

*Le bonhomme.* — Boucle la porte, Mélanie, je vas leur en faire goûter du fricot, nom de dieu !

Tranquillement, en mère Peinard, Mélanie ferme la porte et fout la clé dans sa poche. Illico, le bonhomme qui avait empogné un éventail à bourrique, se fout à caresser les côtes aux gendarmes.

Vlin ! Vlan ! Ça pleuvait comme grêle. Du coup, Mélanie attrape son balai, et en avant la musique. C'était un vrai beurre, nom de dieu !...

Le cuir de l'autorité aurait été tanné à fond, si un des pandores n'avait réussi à attraper la clé dans la poche à Mélanie. Du coup, ils déguerpirent et pour se venger, bouclèrent le bonhomme et sa compagne...

Mélanie, déjà mal foutue à cause d'un tas de privations, émotionnée en diable et esquintée d'avoir de privations, attrapé une courbature qui s'est changée en paralysie : la paralysie l'a emportée — quel dommage, mille bombes ! Aurait mieux vallu que ce soient les gendarmes. Quant au bonhomme, les juges vont lui prouver, clair comme du jus de chique, qu'il n'avait pas le droit de bouffer du canard, et que la boule de son est ce qu'il y a de plus réconfortant.

Quand donc, nom de dieu, qu'on leur fera manger de la merde, aux feignasses de la haute, juges et compagnie ?

**La Machine.** — Les ouvriers sans travail commencent à se fâcher, nom de dieu.

Y en a pas mal que la Compagnie ne veut pas occuper ; préférant au lieu d'en embaucher de nouveaux, faire turliner ceux qu'elle a, le dimanche.

Dame, ça fout en colère les déchards qu'ont miséré tout l'hiver. Si bien que la nuit du vendredi 4 avril, ils se sont foutus à abattre pas mal de bois et à écorcer sur pied des gros arbres, dans un bois appartenant à la Compagnie.

Il paraît qu'ils ont laissé un petit bout de papier, où il y avait inscrit : « Du travail et du pain, Busquet ! »

Busquet, c'est le nom du directeur de la Compagnie. Ça prouve qu'il est gobé de ses ouvriers. — C'est ce qu'un record appellerait une sommation sans frais.

**Revin.** — On en voit de raides, des fois, nom de dieu ! Je pige dans un canard socialo des Ardennes, *l'Emancipation*, numéro du 28 Mars, dans une liste de souscriptions, le flanche suivant :

*Pour que l'arrêté interdisant aux étrangers le séjour des départements frontières soit exécuté,...* 0.60.

Epatant, foutre de foutre, comment peux-tu être socialo

et manger le nez aux copains qui ont poussé dans les patelins d'a côté?

*L'Emancipation* réclame la suppression des armées; c'est pas la peine, nom de dieu, si on doit à perpète se reluquer entre Belges et français, comme des chiens de faïence. Voilà ou ça mène de faire trop de Politique!

Eh foutre les copains qui en pincent pour la suppression des armées n'attendent pas qu'elle tombe du ciel. Ils la font illico en se tirant à l'étranger quand l'heure est venu d'endosser la capote.

Vois-tu, le copain, t'es pas un mauvais bougre, mais t'as le bobêchon monté par les socialos qui font de la politicaillerie. Au prochain coup, ou tu auras douze sous à foutre dans le commerce, enfile toi une bonne chopine, ça t'ouvrira les idées!

Après quoi si t'es encore à la hauteur de deux ronds, envoie-toi, le Père Peinard, tu ne seras pas long à comprendre que les meilleures lois ne valent pas un pet de lapin, et que le mieux pour le populo et de les foutre toutes en l'air,— et en attendant, d'y désobéir le plus possible.

---

## (21) M. DUGOURDEAU A LA RECHERCHE DU MEILLEUR DES GOUVERNEMENTS

---

Il se rappela Henriette; depuis qu'il l'avait plaquée si brusquement, c'était la première fois qu'il y songeait.

— Sacrebleu, murmura-t-il, que va-t-elle foutre? C'est dommage, elle était galbeuse, (ainsi c'était surtout à son agrément qu'il pensait, le vieux cochon.) Bast! elle s'en tirera; elle reprendra son travail et gardera comme souvenir les petits bijoux que je lui ai payés.

Voilà le cas que les bourgeois, même les meilleurs — qu'on juge des autres! — font des filles du populo. Quand ils s'en sont bien amusés, ils les plaquent, sans s'inquiéter

de ce qu'elles deviendront, et souvent avec un polichinelle dans le tiroir. Et cette putain de société, si rosse aux pauvres bougres, n'intervient que pour foutre la mère en prison, lorsqu'à moitié folle, elle a serré le kiki à son loup pour lui épargner une vie de misère.

Il arriva sans emmerdements à Rome et, revenu un peu au sentiment de la réalité, il commença par se frusquer à neuf de la tête aux pieds, après quoi il se loua une piaule confortable dans un hôtel où patrons et larbins écorchaient à qui mieux mieux les langues européennes et les voyageurs.

Après quoi, il s'empressa d'aller rendre visite au notaire qui détenait la galette de la succession, un type d'oiseau de proie qui songeait à se présenter aux prochaines élections municipales et qui se faisait la main aux dépens de ses clients pour bien s'exercer à ratisser la galette du populo.

Près du tiers de la somme à toucher était à déduire, tant pour droits de mutation à empocher par le gouvernement que pour honoraires à ce type qui eut préféré attacher lui-même ses chiens avec de la merde qu'avec des saucisses. Dugourdeau fit une grimace épouvantable, mais c'était à prendre ou à laisser: il prit..... et laissa la différence!

La première mauvaise humeur passée, il songea cependant à se donner un peu de distraction. Il visita d'abord des tas de vieilles murailles lézardées et noircies qui avaient, paraît-il, été de chouettes monuments, il n'y a pas plus de deux mille ans. Ça l'intéressa au début mais, à la longue, à force d'en voir toujours et partout, il lui sembla qu'il avait un tombereau de pavés sur l'estomac.

Il se dit alors qu'il valait bougrement mieux vivre dans son temps que dans l'antiquité. Il fréquenta les théâtres, les casinos et se mit à reluquer sérieusement les girondes Transtéverines.

C'était une vie de patachon pour un homme jadis rangé

de tout et même des voitures mais, à présent, le char de l'Etat eût apparu au triple galop, Dugourdeau se fut à peine détourné.

Quant à son ancien projet d'étudier sur place les divers systèmes de gouvernements, il l'avait à peu près remis, les gouvernements de France et d'Italie ayant déjà suffi à le dégoûter.

Le macaroni au parmesan, les pâtisseries, le marsala et les chouettes gonzesses lui faisaient oublier Concarneau. Dugourdeau s'était, d'ailleurs, lié à l'hôtel avec un jeune calotin, monsignor Fessarini, théologien distingué, assureraient les connaisseurs, et non moins distingué au baccarat; connaissant par cœur tous les endroits rigolards de la ville et pilotant d'autant plus complaisamment Dugourdeau que celui-ci ne regardait pas trop à lui rincer la dalle et à se laisser gagner sa galette, Fessarini, quoique natif de la Ville Eternelle, devenant parfaitement grec au jeu; (pardon aux copains qui seraient nés du côté d'Athènes, s'ils ne barbotent jamais que la galette des richards, c'est pas moi qui leur crierai : « arrêtez ! »

C'est tout de même pas foulant le métier de raticchon; les saloplots de gouvernants ont beau jacasser libre-pensée, progrès, lumières et autres boniments lanterniers, ça n'empêche pas que c'est avec la braise du populo qu'il entretient toute cette clique.

(A suivre).

LE PÈRE PEINARD.

---

**Petite poste.** — A. Fontenay. — V. Roubaix. — H. Desvres. — S. Roanne — M. Angers. — U. et M. Nantes. — B. Alais. J. Reims. — V. Narbonne. — reçu galette merci.

---

L'imprimeur-gérant, WEIL.

Imp. spéciale du *Fère Peinard*, 120, rue Lafayette, Paris.